



S'il est un animal qui a lui seul pourrait symboliser la Normandie, ce serait bien la vache. À tel point qu'un couple de chanteurs populaires l'a mise en musique : *les vaches rousses, blanches et noires sur lesquelles tombe la pluie*. L'animal broute en paix dans la plupart des prairies, elle s'affiche volontiers sur les emballages de lait et les boîtes de camembert. La Normandie sans vaches est aussi inconcevable que la Bretagne sans binious ou la Camargue sans flamants.

Pourtant la célèbre ruminante brille par sa discrétion dans les histoires traditionnelles de la région et une bibliothèque entière laisserait le lecteur presque bredouille. Certes, certains récits parlent de sa famille, rarement d'elle-même. En vallée de Seine, un paysan cupide reçoit un navet en échange d'un veau élevé sous la mère, mais l'histoire mentionne le petit, pas sa génitrice.

Plus loin, en aval, des moines gourmands – ou gourmets – poussent les bœufs à traverser le fleuve pendant le Carême : comme il leur est interdit de manger de la viande, ils revendiquent le droit de consommer ces animaux aquatiques, nageurs et sortis de l'eau... les railleurs citent les mâles, non les femelles.

En allant à la lisière de la région natale de Guillaume le Conquérant, à quelques lieues de l'archange Michel, à deux pas de la Mayenne, s'étire la cité de Parigny, dont la paroisse honore une représentante de la race bovine, une génisse pour être précis, ainsi sa virginité rappelle celle des saintes.

Pour dire la stricte vérité, si l'animal dans sa globalité n'est pas vénéré, sa corne l'est dans ce cas étrange. D'ordinaire, parler des cornes prête plus à sourire qu'à se recueillir ; elles sont évoquées aux veillées en larges décorations plantées sur la tête du mari trompé, du cocu patenté. Nulle part, on ne se prosterne devant elles et elles ne présagent aucun avenir. Nulle part, elles n'en ont le pouvoir. Sauf là !

L'histoire de cette corne mérite de s'y arrêter.

Bertevin serait né en Normandie, du côté de Caen. Que cet homme du dixième siècle ait fui l'avancée des Vikings et qu'il soit allé prêcher la bonne parole dans les contrées plus ensoleillées, autour de Laval, n'intéresse que les historiens hagiographes et notre propos n'y trouverait qu'un mince intérêt.

Jeune diacre, Bertevin est engagé au château de Laval-Guyon et s'attache au service du seigneur du lieu, le sieur Bellailé. Le seigneur et son épouse apprécient bien vite les qualités du jeune clerc, dévoué et intelligent. Ils le chargent de l'éducation de leurs enfants, puis de l'administration de leur maison. Les officiers du château s'en montrent jaloux et décident d'éliminer vite fait, bien fait cet intrus, cet étranger, ce crâne d'œuf. Il leur paraît d'autant plus suspect que le perturbateur s'est mis en tête de convertir les gens du Maine à une nouvelle religion. Ses paroles, bonnes ou non, saintes ou pas, déplaisent aux tenanciers des croyances du coin et de l'époque : eux aussi vénèrent tout et n'importe quoi, surtout les choses qu'ils voient, comme le gui, les animaux, les éclairs ou les éclipses. Alors croire en un dieu unique leur retire bien des occasions de se montrer en cérémonie.

— Va t'en voir plus loin au lieu de raconter ces sornettes, clament les prêtres de service. Quand il y a des éclairs, il est évident que ce sont les dieux qui piquent une colère. Tout le monde te le dira, on le sait depuis que le tonnerre existe !

Ils lui ont donné le surnom de Brévin, ce terme évoquant à leurs yeux le bréviaire qu'il lit sans cesse et montrant ses manières de parler et de se mouvoir, rapides et brèves. Mais Bertevin ou Brévin ne se démoralise pas et continue à professer ce que sa religion lui a enseigné : les trois dieux en un seul, la vierge qui enfante et les saints qui miraculent. Les dieux même en colère ne leur arrivent pas à la cheville.

Après les moqueries, les courtisans du seigneur en viennent aux menaces, puis aux coups et enfin à la mise à mort. Un soir, après avoir invité Brévin à se promener, quelques officiers du palais le trucident, avant que de cacher son corps dans une mare située à quelques pas de l'église.

— T'es vraiment sûr de ta planque ? Elle n'est pas trop visible ?

Les meurtriers craignent que le corps ne soit découvert, ils le retirent de la mare et le déposent dans une fontaine : tué et noyé, deux précautions valent mieux qu'une.

— Tu n'as pas remarqué : la nuit, il y a une étrange lumière qui brille !

Les officiers paniquent, ils repêchent le corps, le transportent au bout de leurs lances et le jettent dans la rivière, alourdi de pierres : on n'est jamais trop prudent.

— Et s'il remontait à la surface un jour, qu'est-ce que tu raconteras ?

À bout d'idées, les assassins finissent par cacher les restes de Brévin dans une grotte.

Toutefois, le cadavre continue à troubler les esprits, il ne repose jamais en paix et ne laisse jamais ses tueurs tranquilles. De quoi mettre les nerfs en boule.

Sa marraine, une bonne Normande restée dans son pays natal, est avertie du sort donné à son filleul bien-aimé, par une vision céleste – à croire que la lumière nocturne brille comme un laser à travers les cieux. Elle vient avec une charrette et une génisse pour récupérer le corps enseveli et lui offrir une sépulture chrétienne.

Par miracle, l'animal mène sa maîtresse jusqu'à la roche qu'elle gravit sans peine, jusqu'au sommet de la colline escarpée, dans un terrain connu de personne, accessible par aucun sentier : un endroit où même une mouche n'aurait pas idée d'aller voler. Ne cherchez pas le lieu sur une carte de France, ni globale, ni à petite échelle. De toutes façons, vous perdriez votre temps, car ce n'est pas là que l'histoire trouve son piquant.

Allez savoir pourquoi la bête ruminante a l'idée de crapahuter vers cet endroit-là, au bon moment, ni ailleurs, ni avant, ni après. Il se passe des choses dans la tête des bovins que même les savants sont incapables de prévoir, mais qui poussent ces bêtes là où personne ne les attend.

Toujours est-il que l'animal en question se retrouve à « siffler là-haut sur la colline » ; alors que d'autres bovidés auraient mugé : « qu'il est long, qu'il est loin ton chemin ». De plus, la génisse désigne le corps abandonné à la marraine, qui s'empresse de le charger sur l'échine bovine. Ensemble, elles redescendent, comme si toute cette aventure mystérieuse n'était pour elles qu'une balade de santé.

Là, la trace de la marraine se perd pour l'éternité, sa seule tâche cesse quand elle a hissé le cadavre de Brévin sur le dos de la génisse qui continue son périple en solitaire. Elle traverse des fourrées d'épines, enjambe des ruisseaux glacés, évite des ronces sans nombre. Passant en des endroits où aucun éleveur ne mettrait son troupeau, certain que les bêtes fuiraient, tellement les lieux semblaient inhospitaliers.

Notre animal fabuleux, au contraire, poursuit son bonhomme de chemin, un pas devant l'autre, sans aucun sentier pour s'orienter, même si plusieurs rivières barrent la route à de multiples reprises. La génisse marche, marche, marche, les restes de son évangéliste sur l'échine ; elle franchit les collines, dévale les coteaux et file le cœur léger. En un mot, la vache et le prisonnier, sans le prisonnier !

Après cette incroyable pérégrination chaotique, la génisse arrive à Parigny, la fleur au naseau, l'air guillerette, pas fatiguée le moins du monde. Et tant mieux pour elle, car son labeur n'est pas achevé, comme vous allez pouvoir en juger.

Parvenue en cet environnement plus accueillant que son point de départ, l'animal a une nouvelle idée en tête. Cette idée, qu'aucun humain n'aurait trouvée seul, eh bien ! notre vache normande l'a, sans que personne ne la lui souffle. Comme quoi, on dira ce qu'on voudra, mais le terroir a de l'influence sur les méninges et sur l'intuition.

À quoi songe-t-elle, la génisse de Bertevin ? Elle juge que son passager, l'évangéliste qui avait missionné et qui fut occis dans le Maine, mérite bien un petit monument commémoratif. Dans sa petite tête de demoiselle bovidé – christianisée en plus, mais vous l'aviez déjà compris – elle imagine une sainte chapelle, rien de moins.

La génisse, plutôt que devenir laitière comme la plupart de ses consœurs, se transforme donc en architecte, puis en transporteur de matériaux, enfin en maçon pour élever le monument en six, quatre, deux.

La bête n'a ni l'art, ni la manière d'assumer un tel chantier. Son ouvrage appartient autant à l'art de la construction qu'au bricolage du dimanche. Un jour qu'elle revient avec un chargement de pierres, de sable ou de mortier, de tuiles, d'outils ou de charpente – encore des détails qui détournent l'attention sans aider à saisir le fond de l'épopée – le pauvre animal perd une corne à environ cinq cents mètres du chantier principal. L'incident ne passe pas inaperçu et les habitants, déjà ébahis par ce que l'animal entreprend, sont stupéfaits de voir la corne se détacher de la tête : avouons qu'en ce temps-là, un rien étonnait le public tandis que le merveilleux passait pour ordinaire.

Comme vous l'aurez sans doute remarqué, tous les métiers évoqués sont bien différents des tâches dévolues en général à notre mammifère régional. Du coup, la génisse s'est épuisée au labeur, elle s'est usée jusqu'à la dernière force et elle meurt de fatigue, éreintée, exténuée. Il ne lui restait plus sur le dos décharné que le cuir et les os. Sa dernière parole prouve qu'elle était bien une jeune fille bovidée jusqu'au bout des sabots, ce fut un long gémissement. Les témoins se partagent : certains auraient entendu un beuglement ordinaire, tandis que les gens du cru ont perçu l'ultime plainte du saint animal, inquiet de l'avenir réservé à son précieux fardeau et à la poursuite des travaux.

Résumons la situation pour mieux mesurer l'héritage légué aux paroissiens de Parigny.

Une génisse meurt amputée d'une corne et une chapelle contient les reliques de Bertevin, surnommé Brévin. À cet ensemble peu banal, ajoutons la source d'eau cristalline qui a jailli à l'endroit même où la corne a touché terre.

Un sourcier avec sa baguette de noisetier, c'est bon pour le folklore ; Bertevin pour sa part n'avait sous la main qu'une génisse, il n'allait pas attendre qu'un noisetier poussât ou qu'un pommier se transformât en arbre à écureuils, pendant que vous y êtes. Non, il voulait récompenser et remercier les habitants qui l'avaient accueilli.

Dans sa retraite céleste, il avait considéré ce qui leur manquait et estima qu'ils méritaient un point d'eau potable ; la meilleure solution qui lui apparut fut de leur offrir une fontaine. Ne vous en étonnez pas, Wallace en fit tout autant à Paris quelques siècles plus tard et personne n'a trouvé cette générosité étrange ou suspecte.

Ainsi les paroissiens de Parigny se trouvèrent en possession d'un patrimoine intéressant, du moins pour ceux qui se sentaient une âme religieuse. Vous estimez qu'ils possédaient de quoi organiser une procession qui déambulerait de la source à la chapelle, avec la corne de la génisse au point de départ et les reliques de l'évangéliste à l'arrivée. Que nenni !

Ce serait une cérémonie d'une telle banalité, rencontrée en tant de pèlerinages, qu'à la moindre bise anticléricale, le cortège serait considéré en rite vieillot et ne retiendrait même plus l'attention des magazines. Relisez plutôt le début de l'histoire : la corne de la génisse de Bertevin avait la capacité de prédiction. En voici la clé.

La source, révélée par la chute de la corne sur le sol, se rapproche pas à pas de la chapelle entreprise par l'animal, phénomène pittoresque et unique qui s'ajoute à tous ceux déjà mentionnés.

Un jour futur, plus ou moins lointain, l'eau surgira du sol au pied même du temple, c'est inévitable. Ce jour-là, le monde connaîtra son heure ultime : l'apocalypse annoncée dans les Saintes écritures anéantira la Terre entière. Il ne restera plus qu'une seule issue à l'humanité : le jugement dernier.

Même Nostradamus a ignoré cette prédiction bovine.

Vous comprenez pourquoi il est inutile de savoir quand Bertevin a évangélisé le Maine : le plus important n'est pas dans l'Histoire passée, mais dans celle qui nous attend. L'essentiel n'est pas le lieu où les restes du prédicateur furent abandonnés, mais la distance qui sépare son mausolée de la source baladeuse.

Si la vache est si discrète dans les légendes normandes, c'est sans doute pour éviter de lui attribuer d'autres rôles semblables à celui évoqué dans ces lignes : des rôles vaches, comme se plaisent à dire les mécréants.